

La fulgurante ascension de Bou

Gaëtan Brulotte

Number 34, Fall 1987

La vie d'artiste

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (1987). La fulgurante ascension de Bou. *Moebius*, (34), 17–22.



GAETAN BRULOTTE

La fulgurante ascension de Bou

1. *Arrière-pays*

Premier enfant d'une famille hyper-normale — qualité rare et originale de nos jours —, Roger Durand, alias Bou, est né dans le petit village de Soubirous. Du côté maternel, les prêtres et les académiciens; du côté paternel, les ouvriers et les marins. Peu après sa naissance, sa famille déménagea dans la capitale et c'est là qu'il reçut sa formation de base. Enfance fascinée par les robes de sa mère plus que par les jeux virils, ce qui lui valut le discrédit éternel auprès de son père. A l'école, il ne cherchait qu'à se faire remarquer. Sur les photos de classe, il était toujours au premier rang. Et pourtant c'était un éternel dernier. Cancre, mais doué, il termina ses études obligatoires sans avoir jamais ouvert un livre. Il s'affirma encore par quelques excentricités qui présageaient déjà de son tempérament de vedette. Comme il l'écrivit audacieusement dans un journal d'étudiants à l'occasion d'un bilan collectif :

«Au cours de ces dernières années, j'ai réussi à atteindre le plus haut sommet dans l'abstraction des autres. J'ai pu constamment agir enfin comme si les professeurs n'existaient pas en ne les écoutant jamais. J'ai réussi aussi à ignorer les cent pensionnaires de l'école. J'ai passé le temps des récréations à me griser énergiquement dans une balançoire de sorte qu'aucune conversation n'était possible. Quand on voulut me punir de mon indiscipline et de mon orgueil, en me confiant la tâche dégradante de laver les toilettes avec ma brosse à dents, on n'imaginait pas quelle joie intérieure j'allais éprouver dans ce travail solitaire qui me fournirait l'occasion de faire encore plus abstraction des autres. Dans le secret des latrines, j'ai nourri la révolte qui allait me mener, j'en étais persuadé, au coeur des plus éblouissants rêves d'artifice.»

2. *Premier stade*

A l'âge de dix-huit ans, Roger Durand entra à l'université et, après trois mois d'études, il attira l'attention sur lui d'une manière embarrassante: il était le seul étudiant de l'institu-





21 21 21 21

tion à avoir un casier judiciaire. Apparemment, on l'aurait pris à voler des voitures avec une bande de voyous. Il aurait fait l'objet d'une vaine chasse policière et on l'aurait appréhendé tout à fait par hasard au moment où il posait une fausse bombe dans les toilettes d'une gare ferroviaire (en réalité il s'agissait d'une brique placée avec un réveil dans une boîte à chaussures). Il déclara au doyen qui le renvoya de l'université: «Je suis un indomptable marginal. C'est ma nature! Vous ne me changerez pas.» Son attrait pour le scandale et la transgression dut cependant se développer ailleurs.

A cette époque, quand un adolescent se conduisait mal, on réglait le problème par l'exil. On envoya donc Roger Durand étudier à l'étranger où il abandonna vite des cours qui ne l'intéressaient pas, pour gagner de l'argent et pour profiter de la vie. Il commença comme danseur dans une boîte de nuit. A propos de ce premier emploi, nous avons ce touchant témoignage personnel, cité dans *Echo-Vedettes*:


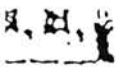
«J'avais si peur qu'on me juge incapable et incompetent. Ce travail exigeait à la fois qu'on tourne en rond et qu'on aille droit au but. Il fallait un certain sang-froid pour se déshabiller ainsi devant le public. Mais cette expérience du spectacle a fortement contribué à former ma personnalité. Un soir ma hantise de mal faire s'est concrétisée. En cours de strip-tease, j'ai eu une crampe au mollet et je me suis effondré sur scène au milieu des éclats de rire. A quoi servait l'auréole d'étincelles qui devait rehausser mon image et à laquelle j'avais tant travaillé? Que me donnait tout l'artifice que j'avais soigneusement assemblé pour me fabriquer une apparence de force? Avant cette catastrophe, j'étais plein de cadences, mon corps en débordait. Après, j'étais en pleine décadence. Inutile de dire qu'on me congédia sur-le-champ.»

Cette expérience obligea Roger Durand à changer de milieu. Il retourna dans son pays d'origine pour y reprendre ses études. Il s'inscrivit à l'Ecole des Beaux-Arts où il obtint, après deux ans, son diplôme en peinture. Pendant cette période, il publia quelques dessins tout à fait médiocres dans le petit journal de son institution, *le Candela*. Dans une interview pour ce périodique, à l'occasion de sa seule exposition solo (à la Galerie Zed), il déclara très simplement que son seul désir était de devenir une image, de n'avoir d'épaisseur que celle d'un croquis, de substance que celle d'une tache lumineuse presque mystique. Il voulait toujours être complètement artificiel, mais aussi devenir riche et célèbre.

3. Deuxième stade

Son éducation ne s'arrête pas là. Il continuait de rêver à cette grande ville où il avait été danseur et où l'on pouvait plus facilement amorcer une carrière de peintre dans le cotoile-





ment quotidien des plus grands artistes du moment. Il décida de repartir. Une seule ambition, toujours la même, le rongea : se faire connaître. En faisant quoi? Il n'en avait aucune idée. Ca n'avait pas d'importance. Pour payer son voyage, il vendit toutes les croûtes de son unique exposition (aujourd'hui elles atteignent des prix fous). Puis il abandonna sans remords ses parents devenus vieux et sa grand-mère sénile. Il se sentait appelé par une aventure que beaucoup d'autres avant lui n'avaient pu vivre. Voici ce qu'il a pu déclarer au sujet de cette expérience dans ses laconiques et introuvables *Ecrits intimes* :

«J'ai trouvé là-bas une ville entièrement différente de celle que j'avais connue. C'était désormais très grand, très cher, très confus, très compliqué. Les artistes peintres l'avaient désertée. Mais mon petit studio était toujours là, disponible, au dernier étage d'un vieil immeuble décrépit. Dans une rue avoisinante, ma boîte de nuit avait été transformée en café-théâtre. Je passais mes soirées à revoir inlassablement la même pièce, assis chaque fois dans un fauteuil différent. Et puis peu à peu en ces lieux d'artifice, une révélation déterminante se fraya un chemin jusqu'à ma conscience.»

Il y devint amoureux d'un des acteurs de ce café-théâtre, Roi-Pascal, homme excentrique animé d'un déplorable narcissisme. Deux images qui se rencontrent : l'une constituée, l'autre en construction. C'était une affaire d'avance condamnée. Mais grâce à cet acteur, Roger Durand découvrit enfin sa véritable identité sexuelle : en fait, il était plus une *elle* qu'un *il*. Cette prise de conscience, on l'imagine facilement, métamorphosa sa vie. Au plan professionnel, sous l'influence de son ami, il orienta son énergie vers le théâtre. Il réussit à obtenir le rôle principal dans une comédie de boulevard : celui d'un travesti que la vie roue de coups. Ce fut un four complet. La critique tourna le jeu de Durand en ridicule. Ne voulant pas subir le halo de cet échec public, Roi-Pascal abandonna Durand du jour au lendemain, lequel se retrouva dans une impasse existentielle.

Finalement, ses tentatives théâtrales ne débouchant sur rien de concret, Roger Durand regagna bientôt son pays natal et le confort du foyer familial auprès de sa grand-mère gâteuse qui recueillit ses confidences dans un petit calepin, aujourd'hui inaccessible parce qu'accaparé par un collectionneur maniaque.

Au cours des années qui suivirent, Durand se consacra à résoudre les problèmes soulevés par ses séjours à l'étranger, par ses échecs et par sa lucidité nouvellement acquise quant à son identité.



4. Troisième stade

C'est à cette époque que Roger Durand prit la décision majeure de changer de sexe et de devenir femme. Après une intervention médicale que lui offrit d'ailleurs sa grand-mère, «monsieur» se traita aux hormones, déclara la guerre aux poils, modifia sa garde-robe et se fit désormais appeler Marlène Durand. Pour un bref moment, Marlène se replongea dans les études, mais cette fois, et malgré les plus énergiques protestations de ses parents, pour prendre des cours privés de perfectionnement féminin. Il s'agissait de construire cette image artificielle dont il / elle avait tant rêvé. Il s'agissait de devenir plus femme que toutes les femmes et d'exagérer les marques de la féminité dans tout son corps: dans sa démarche, ses gestes, ses attitudes, ses ports, son habillement.

Par miracle, Marlène réussit à faire paraître, sous son nom d'emprunt, un poème sur le maquillage dans une anthologie féministe: tour de force sans précédent quand on sait que le milieu féministe refusait précisément et avec violence tout ce qu'elle représentait. Elle s'en vanta, dévoila après coup son identité et la supercherie fut mise à jour. Son poème de trois lignes avait suffi pour lui assurer un succès de scandale.

Forte de cet encouragement, elle repartit à l'étranger, vers la capitale qui l'avait si cruellement déçue dans le passé, avec le projet d'y écrire et d'y publier son autobiographie, livre qui devait, d'après elle, la rendre riche et célèbre. Car elle croyait alors que la renommée lui viendrait par l'écriture. Mais ces mois ne furent pas aussi productifs qu'elle les avait espérés. Sous prétexte de découvrir un autre aspect caché d'elle-même, elle voulut expérimenter le «vivre ensemble» et s'installa dans une communauté hippie où elle n'apprit que le relâchement, le cynisme, la méfiance à l'égard du monde, et où elle connut davantage la décadence morale et la déchéance physique. En quête d'une vie intérieure, elle s'abassa à consommer des drogues qui lui ravagèrent le cerveau, sans lui apporter la lumière qu'elle cherchait. Bien plus, pour nourrir cette dépendance, elle finit par travailler chaque soir dans un club de travestis minable, Le Goya, qui existe toujours. Dans les nuages de fumée, elle y déambulait sur scène avec ses «soeurs» sous le feu des rampes dans des toilettes extravagantes, au son d'une musique de rock enregistrée dont elle mimait approximativement les paroles.

A bout de ressources, elle dut affronter une autre décision majeure. Comme elle l'a expliqué plus tard à son cousin Buick, qui devint son impresario:

«Je me rendis compte un jour que j'étais à un tournant de ma vie. Soit je restais là participant à de petits shows de travelos pour me maintenir à flot; soit je retournais dans mon pays pour tenter d'obtenir un travail plus correct et plus stable. J'hésitais entre une maison de plaisirs au seuil de laquelle pendait un autre échec existentiel et une





maison rangée où l'ennui brandissait sa menace. La vie de bohème avait ses charmes, mais aucune oeuvre n'en sortait et l'on pouvait mourir jeune de ses excès. Il me fallait admettre que la maturité avait déjà un peu changé ma définition des données. Un choix alors s'imposait: il me fallait repartir.»

Elle réintégra son pays, se cacha chez sa grand-mère et se tint tout à fait invisible pendant six mois. Redécouvrant le poids du silence, elle en vint à faire du mime dans le métro, mais passa inaperçue. Pour attirer l'attention, et alors encouragée par Buick, elle finit par se mettre à chanter. Ce fut sa chance. C'est ce qui, d'une manière inattendue, la lança. Cette voix grave sortant d'un corps frêle couvert de falbalas réussit à troubler et à séduire. Comme le confirma Buick, il suffit de peu de chose dans ce domaine pour monter rapidement au firmament.

5. *Quatrième stade*

Elle quitta donc brusquement le métro pour la scène et l'écran, une réalisatrice l'ayant choisie pour figurer dans un film de comédie musicale et jouer le rôle chanté d'une vendeuse de fleurs. Aguerrie par son expérience antérieure du public, en moins d'un an, elle acquit sans effort la renommée d'une star. Elle changea encore de nom et Marlène Durand devint Venturina Allitabene Porti Belzarick Bouzagron. Ce nom à rallonge impressionnait, mais son impresario la convainquit de faire plus court pour des raisons commerciales. On l'appela donc Venturina Bou. C'est de ce moment que date le style Bou, celui que nous connaissons bien maintenant, qui a conquis le monde entier et est désormais clairement défini, composé qu'il est de nonchalance, de narcissisme, d'abstraction des autres, d'androgynie, de syncrétisme, de jet set, de photos ambiguës avec Buick, d'attitudes figées, de visages de cire et d'un culte systématique du mystère.

Comme elle l'exprima dans la seule interview accordée à la télévision, alors qu'elle était encore jeune dans sa carrière :

«J'étais déterminée à poursuivre ma nouvelle identité et en plus comme membre respecté de la société. J'ai toujours voulu combiner dans ma vie la dominante rituelle de mes ascendants maternels forts en cérémonial et la dimension humble, effacée, silencieuse de mes ascendants paternels, forts en actes. J'ai dû travailler beaucoup pour y parvenir, mais ce faisant je n'ai malheureusement jamais pu réaliser mon rêve de toujours: celui de faire partie d'une classe de gens qui ne font jamais rien, qui sont complètement vides et inintéressants et qui sont seulement riches et célèbres. Ca viendra peut-être un jour!»





6. Dossier de presse

«Personne ne pouvait vraiment qualifier Roger de stupide.»

Le Principal de l'Ecole de Soubirous

«Venturina Bou va à la messe tous les matins!»

Echo-Vedettes, à la une

«Vous êtes incorrigible!»

Son médecin

«Bou se marie avec un motard! Il s'appelle Buick!»

l'Image

«Pourquoi Bou ne s'est jamais mariée?»

la Contre-nuit

«Le génie de Bou tient à une profonde quête charnelle.»

Télé-Suite

«Le génie de Bou se résume en un mot: la désincarnation.»

Radio-Monde

«Le style Bou c'est une fumisterie.»

Clartés

«Bou existe: je l'ai rencontré(e).»

Relations

«Quand reviens-tu à la maison?»

Sa grand-mère

